

—Alors, en route ! Tenez-lui la tête haute. Moi, je cours devant pour préparer ce qui est nécessaire.

—Allez ! allez ! monsieur Dauray, et changez vous en arrivant.

VI.

Godefroid n'avait pas trop présumé de ses forces, car, moins de dix minutes après l'arrivée de Robert chez sa mère, le wagon y arrivait à son tour, malgré la pesanteur du fardeau qu'il portait.

Le docteur, qui avait changé de vêtements, l'attendait déjà sur le pas de la porte.

—Vite ! vite ! lui dit-il en l'apercevant. La malheureuse a-t-elle donné signe de vie pendant le trajet ?

— Quelques gémississements presque insaisissables ! Voilà tout !

—Bien. Elle n'est pas morte. C'est l'important.

Et il introduisit Godefroid dans une petite pièce du rez-de-chaussée ; par les soins de madame Dauray et de Madeleine, sa vieille servante, on avait préparé un lit pour recevoir celle que Robert venait de sauver.

—Je vous laisse seules avec elle, dit le médecin en s'adressant aux deux femmes. Déshabillez-la promptement et mettez-la dans le lit, la tête un peu haute. Vous me préviendrez dès que vous aurez terminé.

Et il se retira avec Godefroid.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées quand madame Dauray vint prévenir son fils que la malade était couchée, mais que son évanouissement continuait. Robert s'élança aussitôt dans la chambre.

Madeline éclairait le visage de l'inconnue avec une petite lampe, de telle sorte qu'en s'approchant du chevet, Robert reconnut instantanément Jeanne d'Esparre.

A cette vue il poussa un cri de surprise, de joie et de douleur tout à la fois, qui fit tressaillir tous ceux qui se trouvaient là, à ce moment.

—Qu'as-tu, mon enfant ? demanda madame Dauray, le voyant pâle, chancelant, se cramponner au bois du lit pour ne pas tomber.

Robert n'avait pas la force de parler, il se contenta d'étendre une main.

—Et bien ? fit madame Dauray. Tu connais cette jeune fille ?

—Oui ! murmura-t-il d'une voix étouffée.

—Qui est-ce donc ?

—Jeanne ! Mademoiselle d'Esparre.

—Mademoiselle d'Esparre ! répéta à son tour madame Dauray, bouleversée par cette révélation.

Il ne faut pas oublier, en effet, que la mère du docteur n'avait guère fait qu'entrevoir, une fois, à la promenade, la jeune fille aimée de son fils, et qu'elle ne lui avait jamais parlé, bien que, cédant aux désirs de Robert, elle eût consenti à demander pour lui la main de la jeune fille, qu'elle savait honnête, jolie et de bonne famille.

—Oui, oui, Jeanne ! dit encore le docteur.

Puis, tout à coup, secouant la torpeur passagère où l'avait plongé la première émotion, sans ajouter une parole, avec une activité fiévreuse, il s'occupa des soins que réclamait son état.

—Les mains sont glacées ! balbutia-t-il.

Il appuya son oreille sur la poitrine.

—Mais le cœur bat, quoique bien faiblement ! Oh ! je la sauverai ! fit-il avec énergie. Vite, une couverture de laine, des frictions. Il faut ramener la chaleur. Mon Dieu ! mon Dieu ! que s'est-il donc passé ?

Tout en parlant ainsi, plutôt pour lui-même que pour les autres, ses prescriptions s'accomplissaient.

Robert, voyant alors que les deux femmes, sa mère et la vieille Madeleine, pouvaient le remplacer pour quelques instants, sortit afin de préparer dans son cabinet une potion qui devait achever de ranimer la pauvre jeune fille.

Tout en agissant, Robert pensait, et il se demandait comment il se faisait que Jeanne eût pu être victime d'un semblable accident, à pareille heure.

—Comment se trouvait-elle hors du pensionnat au milieu de la nuit ?

La potion était préparée. Il redescendit comme un fou et s'élança de nouveau vers le lit, où, sous le drap blanc, se dessinaient les formes chastes et gracieuses de mademoiselle d'Esparre.

Jeanne était toujours immobile, bien que la chaleur fût revenue et que les couleurs commençassent à envahir ses joues.

Robert, après avoir constaté ces symptômes rassurants, ouvrit doucement les jolies lèvres de la jeune fille et lui fit avaler une cuillerée à bouche de la potion qu'il venait de préparer. L'effet fut presque instantané.

Jeanne s'agita faiblement, et ses paupières battirent.

—Elle revient à elle ! s'exclama madame Dauray qui suivait toute cette scène avec un intérêt facile à concevoir, puisque, en dehors du sentiment de sympathie qu'on accorde naturellement à tout être souffrant, il s'agissait, en plus, de celle que son fils aimait à en mourir.

—Oui, répliqua Robert palpitant, elle revient à elle. Elle est sauvée. Et il faut que je lui parle seul.

—Je te laisse, mon enfant ! dit la mère ; et, comprenant le désir de Robert, elle fit signe à la vieille Madeleine de la suivre hors de la pièce.

—Merçi, mère ! fit le docteur.

Puis, s'approchant de Godefroid, resté là, moitié par curiosité, moitié pour offrir ses services, si on avait encore besoin de son aide, Robert lui dit :

—Mon ami, je connais cette jeune personne. L'accident dont elle a failli être victime, pourrait avoir pour elle les conséquences les plus graves, au cas où il serait connu. Je vous adjure donc de n'en parler à personne, jusqu'à nouvel ordre.

—Bien, monsieur Dauray, fit l'ouvrier un peu étonné. Je serai discret.

—Je compte sur votre parole. Je vous expliquerai... plus tard.

—Oh ! monsieur Dauray, tout le monde vous aime et vous estime dans le pays, ainsi que votre brave mère, et du moment que vous me dites de me taire, suffit, me voilà muet comme un barbillon.

—Comptez sur ma reconnaissance.

—Bon ! bon ! il n'y a pas de quoi ! Monsieur Robert, madame Dauray, la compagnie, au revoir ! Soignez-la bien, c'est la pauvre petite, au revoir !

Et Godefroid sortit accompagné des deux femmes, madame Dauray se réservant d'interroger son fils quand il serait plus calme, et comprenant que c'était avec Jeanne qu'il devait avoir une première explication.